

BRIGNOGAN
UN PEU D'HISTOIRE
SA VIE D'AUTREFOIS

LA COMMUNE DE BRIGNOGAN dépendant autrefois de PLOUNEOUR-TREZ devient commune indépendante en 1934 et, par vue publicitaire on lui affubla le mot "PLACES". Au dernier recensement elle comptait 881 habitants.

BRIGNOGAN n'était au début que le nom d'un HAMEAU situé sur la hauteur du territoire (la place de la Mairie actuelle) entouré d'autres hameaux ayant noms "Créac'h-Bihan, Naot-Hir, le Schluz, le Garo".^(I) Le hameau central s'étant agrandi, a fini par englober les autres qui sont maintenant des quartiers de la commune et dont les rues ont pris les noms.

LA CÔTE DU LÉON est peuplée depuis longtemps : les monuments, vestiges des époques dites négalithiques en sont la preuve. Les populations semblent avoir progressé du Nord par la mer (Espagne, Portugal); elles ont d'abord occupé le golfe du Morbihan, d'où elles se sont répandues en progressant toujours par la mer.

L'intérieur L'ARGOAT, couvert de forêts pouvait paraître peu sûr. Les datations du nobilier, trouvé dans les lieux de fouilles : (dolmens, coffres funéraires) démontrent d'après le Professeur GIOT (selon les datations non corrigés au carbone 14) une antériorité d'occupation d'un millénaire environ entre les territoires morbihannais et léonards : le pourtour du golfe de Vannes et nos régions du Léon.

A titre documentaire, les datations des fouilles du CURNIC, en Guissény donnent 3000 ans avant Jésus Christ. Cette population vivait de pêche, poissons sûrement (on n'en retrouve pas trace) mais aussi de coquillages : patelles (brennick) dont on trouve un amoncellement important de coquilles à l'emplacement de certains habitats.

Puis la population évolua et se mit à la culture, à l'élevage tout en continuant la pêche. Durant la période protohistorique il y eut l'exploitation du sel marin par évaporation de l'eau de mer (des traces en demeurent à Guissény ainsi que des bacs pour salaisons et conservation du poisson datant de l'époque romaine : fabrication du "GARUM" équivalent du "nioc-man" actuel).

(I) : Quand on se rencontrait, dans la petite phrase amicale qu'on échangeait en disant : "Vous allez au bourg (Plouneour-Trez) ? On répondait : "Non, je vais à Brignogan".

" Les passages entre guillemets viennent du livre d'Albert Le GRAND."

1

I. QUELLE ETAIT CETTE POPULATION ?

M. GIO estime qu'au moment de l'immigration britannique il y avait en ARMORIQUE environ 100.000 habitants, descendants de migrations successives venues du Sud (Méditerranée) et du Nord par diverses vagues celtes, celles-ci apparentées aux populations d'Outre-Manche. Quand, par suite des invasions saxonnes, arrivèrent d'Angleterre les nouvelles migrations conduites par des moines ou de petits chefs bretons, le contact fût facile : ces populations étant sensiblement de même souche, de même langue et la Manche n'ayant jamais été un obstacle mais plutôt un lien. Si au V^e et VI^e siècles les migrations furent plus importantes, actuellement on considère qu'elles n'avaient jamais cessé.

Il semble pourtant que les populations autochtones étaient païennes aux yeux des moines arrivant d'IRLANDE ou d'ECOSSE : elles étaient restées attachées aux cultes celtes.

L'érémisme (la vie des moines) avait à cette époque (VI^e s) un attrait puissant : un moine installait une cabane près d'une fontaine : sa présence bienfaisante s'imposait à des gens plus ou moins incultes qui en bénéficiaient. Quelques maisons se groupaient alentour : ainsi naissait une paroisse. Par exemple PLOUNEOUR-TREZ : PIOU (bourg autour d'un ermitage Saint ENEOUR) dans les sables (TREAS).

BRIGNOGAN QUI NE DOIT PAS SON NOM A UN MOINE, A CEPENDANT DONNE ASILE A DEUX D'ENTRE EUX :
SAINT TANGUY et SAINT POL.

1. SAINT TANGUY est devenu disciple de Saint ENEOUR après un drame affreux. Fils du seigneur de Trenazan et revenant dans sa famille après une longue absence, il tua sa sœur HAUDE dont la réputation avait été avilie par les médisances jalouses de la seconde femme de leur père. Repentant Tanguy s'adressa à POL Aurélien qui lui donna l'ordre de "jeûner pendant 40 jours en forêt où il bâtit une petite loge". En mémoire de la pénitence de Tanguy, ce lieu s'appelle COAT-TANGUY encore de nos jours à Brignogan (la pointe où se trouve CASTEL-REGIS) : (d'après A. Le Grand : Vie des Saints de Bretagne - Armorique).
2. POL AURELIEN, devenu Pol de Léon, est venu lui aussi de "l'isle de Bretagne". Le même A. Le Grand donne beaucoup de détails sur sa vie : ils seront ici résumés. Fils d'un gentilhomme d'Angleterre il fut élevé au monastère de Saint Ildut, bâti sur la côte Sud anglaise. "Il y demeura jusqu'à ses 15 ans; y fit cours de théologie et philosophie". L'an 514 il fut consacré "prestre par l'évêque de GUIC-CASTEL" (Winchester). "Sur la demande du Roy MARC, il alla l'instruire, le convertit, lui et sa cour". Le roi Marc voulait garder Pol près de lui, mais "Pol se sentait puissamment le désir de vivre solitairement". Comme remerciement Pol avait demandé une clochette au roi Marc. Ce dernier la lui refusa devant l'obstination du moine à partir absolument, comme d'autres moines, ses devanciers, en BRETAGNE - ARMORIQUE.
- Pol traversa "l'océan britannique ou Manche d'Angleterre, il aborda à l'isle HEUSSA dite en français QUESSANT". De l'île après prédications et conversions, il passa sur le continent.

Il a laissé le souvenir de son passage à Lampaul-Ploudalmezeau, à Plouguerneau où sont toujours érigées des chapelles (et des fontaines) à son nom. Délaissant les routes peut-être incertaines ou peu sûres à cette époque en ce pays couverts de bois et de landes. Il reprit la mer et aborda à Pors-Pol en Brignogan. La légende qui conte sa vie, dit qu'il s'installa sur le léger monticule qui domine cette plage et qu'il y construisit une chapelle et 13 petites cellules qui constituaient un monastère destiné à instruire les habitants d'alentour. Puis il continua son périple et aborda à l'île de BATZ. Un sien cousin, le conte WITUR était Roy du Léonnois, il le convertit ainsi que sa cour après avoir débarassé l'île "d'un dragon long de soixante pieds, couvert de dures écailles lequel sortait souvent de sa caverne et se ruait sur les prochains villages, dévorait hommes, femmes et bestiaux indifféremment". Il s'y était préparé par une nuit de prière et au matin s'était fait accompagner d'un jeune seigneur de Cléder dont il bénit l'épée. Pol passa son étolo au cou du dragon et le mena "comme un chien". A l'extrémité de l'île il le lâcha et lui commanda "de se précipiter dans les eaux : ce qu'il fit. Ce lieu s'appelle encore TOUL AR SARPANT.

Un matin comme il conversait avec le conte Witur, voici que des pêcheurs apportèrent "la teste d'un gros poisson qui avait été pris près du rivage de l'île de Batz, dans la gueule duquel on trouva une cloche que Witur donna à Pol". Cette cloche se garde encore dans le trésor de la cathédrale de Saint Pol de Léon. "Au son de cette cloche on tient que plusieurs malades ont esté guéris et un mort réssuscité".

Pol voulait retourner à sa vie d'ermite, mais les "léonnois voyant l'admirable sainteté du moine le désirèrent avoir pour évêque". Le conte Witur leur conseilla d'aller porter la demande au Roy JUDAEEL "lors réfugié en cour de CHILDEBERT, Roy de Paris" où on suppliait les rois de Bretagne et de France de faire sacrer Pol évêque de Léon. Ce qu'ils obtinrent.

Pol mourut très vieux, âgé de 102 ans en l'an 594 "il était si atténué, sec et décharné par les rigueurs et austérités dont il matait son corps, nonobstant, son grand âge qu'il n'avait plus que la peau simplement étendue sur les os".

La "CHAPEL POL" de Brignogan, héritière de plusieurs chapelles détruites et reconstruite demeure bien entretenue et vénérée. Le "pardon" avait lieu autrefois le dimanche suivant le "pardon" du Folgoët toujours célébré le 8 Septembre. A ce "pardon" du Folgoët c'étaient les filles des notables, des femmes les plus riches, qui habillées de danses portaient bannières et statues. Au "pardon" de Saint Pol c'étaient des gens plus humbles qui s'honoraient de porter les mêmes enseignes pour vénérer le patron de ce territoire. La procession venait de Plouneour-Trez, à pied bien sûr !

Une petite "buvette" était installée près de la chapelle : quelques planches, un toit fait d'une bûche : il fallait bien entretenir l'amitié entre gens "lointains" (venus de l'autre bout de la paroisse) qui se retrouvaient.

Jusqu'à ces dernières décades il restait sur une étroite bande de terre une population attachée à la mer continuant la pêche et dont les fils s'engageaient dans la "Royale". Plus à l'intérieur, les agriculteurs ne vivant que des produits du sol et de l'élevage, étaient étrangers aux "choses" de la mer.

On appelait pourtant les habitants des communes côtières : Ploumécour, Kerlouan, Guissény d'un mot les englobant tous les "PAGANS" (païens). POURQUOI ?

Nul ne le sait. Était-ce une ethnie différente restée plus longtemps attachée aux vieux cultes celtes ? On a dit que le mot "Pagan" n'a été employé que dans les relations de voyage au XIX^e siècle et pourtant ce mot existait bien avant, car Maître Albert UGUEN, qui fut maire de Kerlouan et maintenant décédé, a pu montrer une photocopie de registre de baptême de 1672 dans lequel un certain Alain Uguen est dit "Pagan". Ce document est indiscutable, mais s'agissait-il d'une reconnaissance d'origine, d'une religion, d'un état ?

- Lorsque BRIGNOGAN n'était qu'un HAMEAU, le PORT (la plage centrale actuelle) s'appelait PONTUSVAL. C'était en quelque sorte le port de LESNEVEN par où passaient les marchandises venant ou partant par caboteurs : commerce de grains surtout, très surveillé par les Douanes d'où la présence des "maisons de pierres" à la pointe de BEG-AR-SCAF et à COAT-TANGUY (près de Castel-Régis) et "la Tourelle" de la Chapel Poë.

Monsieur CAMBRY, envoyé de la convention (en 1793) en inspection en Bretagne (cf le livre : Voyage dans le FINISTERE, par Cambry, Brest 1836.) décrit PONTUSVAL en ces termes : "ce petit port asséché à toutes les marées reçoit pourtant des barques de 40 à 50 tonneaux. Les pilotes du voisinage assurent qu'à peu de frais on pourrait creuser et agrandir ce bassin, qu'alors il pourrait contenir de 60 à 80 bâtiments. Dans les grandes marées il y a 18 à 20 pieds d'eau. Dans les basses il n'y en a que 9. Un bâtiment de 150 à 200 tonneaux, en danger, pourrait s'y jeter sur le sable".

Dans le village de COAT-TANGUY se dressait la fameuse batterie côtière de Pontusval avec ses 3 canons de 18 et sa garnison de 24 hommes en 1793 et une caserne. Les ruines de ce bâtiment se dressent toujours sur un éperon rocheux dominant la baie (le noulin à vent restauré depuis peu d'années) construit en 1819 ne put l'être qu'après un avis favorable du Génie Militaire.

QU'exploitait PONTUSVAL ?

- du blé, des pois, des fèves. Il importait pour les négociants de Lesneven : du sel, du bois, des matériaux de construction, des ardoises. Ces marchandises étaient stockées dans des celliers dispersés sur la côte paganne.
- CETTE POPULATION AVAIT UNE AUTRE ACTIVITE : qui se prolongea jusqu'à ces dernières années : elle récoltait du GOEMON.
Selon la coutume, il y avait partage des rochers (dont beaucoup portent un nom). On attribuait une part de la récolte annuelle (la coupe était autorisée les trois premiers mois de l'année) à chaque "feu" de la paroisse, et selon son importance.

Il y avait en plus le goémon "d'épave" celui apporté sur les grèves par la mer. Il pouvait être partagé entre les gens présents sur la grève au moment de la demi-marée. La coupe se faisait aux grandes marées, à marée basse : mi-corps : ils entassaient ces laminaires sur un tonneau ou des madriers pour en faire une "drome". Pour revenir au rivage, l'homme guidait cette drome à l'aide d'une perche en profitant du courant à la marée montante.

Ce goémon était étendu sur les dunes ou, exposé aux pluies et au soleil il perdait le sel qui y était retenu et séchait. Il était alors mis en des tas, sur des dunes, recouverts de nattes d'herbes sèches rases enlevées sur place. Longtemps, et on semble y revenir actuellement, il servit d'engrais.

On trouve aussi, encore aujourd'hui, sur les dunes des sortes de tranchées, peu creusées longues de quelques mètres, larges de 50 à 60 centimètres, bordées par des pierres assemblées et posées sur champ : on y brûlait le goémon. Les cendres étaient vendues aux usines de l'Abor-Wrac'h et de Landerneau ou étaient embarquées (au début du siècle) dans les caboteurs venant au port. Longtemps au Schuz une petite maison, sorte de garage appartenant à la famille LE MARC'HADOUR fut appelée "la maison de soude". On y stockait ces cendres de goémons.

Les paysans de l'intérieur (environs de Lesneven et au-delà, venaient aussi extraire du sable, ce qui améliorait des terres trop lourdes pour les ancones en terre à blé : de longs charroirs traversaient Lesneven dont on a l'écho au long du XVIII^e siècle : les chroniques du temps déplorent les embouteillages de la rue du Four causés par ces files de charrettes.

LE COSTUME DE CETTE EPOQUE

Il consistait en un pantalon de toile, court, s'arrêtant aux dessous des genoux. En hiver, on portait des molletières de toile, des sabots de bois fourrés de paille, un "Kab-Burel" sorte de caban de drap de laine naturelle à lisière tricolore, ayant capuchon et nanchon. Pour le travail, en mer surtout, les hommes portaient le "Kalabous-sen", antique coiffure celte, paraît-il, qui protégeait non seulement le crâne mais aussi le front, le cou, le menton, et la nuque, ne laissant aux attaques du vent que les yeux et le nez. Pour les cérémonies le Pagan portait le "Chiletonn bihan" et le "Chiletonn braz" toujours noirs avec deux rangées de boutons; la "GOURIZ" ceinture bleue rayée de blanc et le "TOK SEIZ" ou "TOK KASTOR" chapeau de feutre noir à larges bords un peu relevés, à ruban de velours noir tenu par une boucle d'argent.

Les femmes, pour le travail portaient la jupe noire, ample, un corsage de satinette noire couvert par un petit châle de cotonnade bleu-nuit à bordure de fleurs blanches imprimées, un tablier, aussi de cotonnade, bien enveloppant.

LA COIFFE est particulière avec ses fronces groupées formant deux petites cornes sur le dessus de la tête : en semaine, elle était faite en cotonnade bleu-nuit à petits dessins blancs ou en coton blanc à petits pois noirs; de tulle blanc pour le dimanche et brodées pour les jours de fêtes. En été pour les travaux aux champs la femme porte toujours, comme autrefois, le "BAVOLET" sorte de capote en cretonne blanche ou à pois.

- LE COSTUME DU "DIMANCHE" était celui de toutes les fermes du LEON : le châle de Mérine noir aux bords frangés; jupe et tablier noirs, ce dernier souvent en soie, perlé ou brodé de la pointe jusqu'aux épaules.
Pour les deüils, la femme s'enveloppait dans le "MANTEÏE" grande cape de lainage tombant en lourds plis, l'ample capuchon s'ornait d'une large bande de velours noir; il était quelquefois doublé de violet. Pendant le deuil, qui durait des mois, elle restait toujours enveloppée à l'église où elle se tenait debout et ne retirait sa cape qu'en en sortant.
- LE GRAND COSTUME DE CEREMONIE n'était porté qu'aux processions (15 Août à la paroisse, 8 Septembre au Folgoët). C'était le costume de dames qui transformait ces dames et jeunes filles en princesses : il se transmettait de mère en fille et on le portait une dernière fois le jour de son mariage, à moins d'être une fois dans sa vie, marraine de cloches. (Ce fut le cas de Madame CREFF de Naot-Hir, qui fut marraine d'une des cloches de l'église neuve bâtie et consacrée vers les années 1964 - 66).
La COIFFE était de tulle brodé formant deux pans tombant sur les épaules; l'arrière de la tête était couvert par l'arrière de la coiffe, entouré d'un ruché de Valenciennes, retombant et couvrant un "bonnet" fait de rubans tissés multicolores enroulés sur le crâne et retenant les cheveux très serrés. Une JUPE à gros plis en "danas" de vraie soie de Lyon, violet ou rouge cranioisi ayant 4 à 5 rangs de galons d'or ou d'argent dans le bas; un corselet avec une petite basque, faisant une petite "queue de pie" "biquant" au milieu de la taille, recouvert aussi de galons or et argent comme le bas des manches ajustées.
Une accumulation de petits châles de soie aux tons pastels, se dépassant légèrement de chaque côté d'une guimpe de dentelle ou de broderies de perles et recouvert d'un grand châle en tulle magnifiquement brodé, anidonné, bordé aussi d'un ruché de Valenciennes; un tablier de soie claire à piccette, brodé ou perlé, un grand ruban, noué à la taille retombant vers le bas. Et pour terminer ce magnifique costume, le grand sautoir d'or tenant la grande croix bretonne après avoir traversé le "cœur" d'or, retenu sur l'arrière, au creux des plis du châle, sur la nuque, par la "SPIILHENN PARDON" (épingles de pardon) qui curieusement s'orne de croissants terminant deux ou trois "chapelots" de perles (atavique souvenir de croisades peut-être, ou de voyages en Orient).
- PENDANT DES SIECLES, CES GENS FURENT TRES PAUVRES, les fermes plus importantes, quelques manoirs même, se situaient dans l'arrière territoire. Les familles avaient de nombreux enfants et il n'y avait aucune aide sociale - et vivaient en autosubsistance dans de très petites fermes couvertes de chaume, une, deux vaches, quelquefois trois, un ou deux cochons. On leur fit la réputation d'être des pillours d'épave.
La période romantique au XIX^e siècle a accueilli avec faveur des récits épouvantables où l'on parlait de bateaux attirés à la côte par les pires stratagèmes.
Cette population criminelle aurait attaché des torches ou des lanternes aux cornes de vaches dont la tête était attaché "court" à une des pattes antérieures : cela aurait simulé les mouvements de bateaux au nouillage; croyant trouvés un abri, les bateaux se jetaient sur les brisants.

Rien de tout cela n'est démontré et n'a un début de preuve.

Deux faits sont certains : la misère et le dénuement de ces pauvres gens pour qui les épaves représentaient un apport, soit pour leur subsistance, soit pour le confort de leur vie ou de leurs maisons (le bois par exemple qu'on ne pouvait se procurer, il était rare et cher); d'autre part leur adresse à s'emparer de tout ce qui flottait et que le flot amenait, et à "camoufler" le butin.

La tempête représentait une bénédiction divine qu'ils invoquaient sans malice.

LA POPULATION A EVOLUE : à l'agriculture de subsistance a succédé la polyculture, et l'élevage a beaucoup diminué : certaines fermes se sont spécialisées dans les élevages de poulets ou de porcs. Il reste peu de bovins (sauf dans l'arrière-pays) et plus de chevaux dont on faisait, dans cette région, si bien l'élevage : lourds chevaux de labour qui alimentaient les foires de LESNEVEN, du FOLGOET, de LANDIVISIAU et les "renontes" pour les armées.

Dans les dernières décades on s'est surtout spécialisé dans les cultures légumières : choux-fleurs, artichauts, pommes de terre, carottes, salades, oignons, échalottes, et ail, et, depuis ces dernières années : endives qui ont même un "Label".

Beaucoup de très petites fermes ont disparu, mais le niveau productif de celles qui se sont maintenues, a énormément progressé. Certaines fermes se sont même adjointes des serres qui produisent des fleurs dont la vente est assurée par la S.I.C.A de Saint Pol de Léon.

PENDANT LA GUERRE L'OCCUPATION ALLEMANDE FUT TRES FORTE ET CONSTANTE :

des D.C.A furent installées sur plusieurs pointes, des maisons furent pillées.

Les plus grosses dépradations furent commises par les "TODD" qui construisaient "le Mur de l'Atlantique" dont une partie soutient, de nos jours, "l'avenue de la Corniche"

Une autre partie est effondrée sur la plage des Chardons Bleus où elle a empêché l'érosion de la dune. Une bataille navale eut lieu au large entre PONTUSVAL et GOULVEN : des avions allemands attaquèrent un torpilleur canadien. Le cimetière de Brignogan contient encore les tombes des marins canadiens; les victimes allemandes furent groupées au cimetière militaire de Lesneven.

II. UNE QUESTION N'A PAS ETE ABORDEE :

A QUEL MOMENT BRIGNOGAN EST - IL DEvenu "STATION BALNEAIRE" ?

Les dates de constructions de villas (on ne disait pas encore "résidence secondaire") peuvent en donner une indication.

La plus ancienne est "KER-AZELE" au Seluz qui porte la date de 1855.

Le Manoir du Seluz dont la construction est fort ancienne - 1654 - fut abandonné un certain temps et tomba en ruines. Il fut acheté en ce triste état en 1893 par Monsieur TREANTON qui le remit dans la belle harmonie où nous le voyons actuellement.

Monsieur Le Baron DIDELOT acheta d'un notaire de Ploumécour-Trez mais habitant Brignogan Maître Rouallec, 5 lots de dunes :

7.12.1893, 15.10.1893, 15.01.1895, 28.08.1889, 17.07.1897.

"BELLEVUE" fut construite en 1896.

8

"CASTEL REGIS" (qui ne prit ce nom qu'après la guerre de 1914 en souvenir de Régis de MALEISYE tué au chemin des Dames en Septembre 1918 à 20 ans) avait nom "CASTEL HOUEL". Cette propriété appartenait au Comte Alphé de TROBRIAND (grand-père de Régis de Maleisye maire de Plounéour-Trez au tournant du siècle. Son arrière petite fille, Madame Solange D'ARGOEUVRES ne peut dire si c'est lui qui construisit la maison (celle qui a été victime d'un incendie le mercredi 30 Mars 1983). Par contre elle se souvient que c'est sa tante Madame de RODELLEC du BORTZIC qui fit construire la cale ainsi que le petit mur qui en borde l'accès (en 1910).

"KER-TREAZ" (près du restaurant de la corniche) fut construit en 1872 par Monsieur Paul TESTARD du COSQUER, officier de marine en retraite à Lesnoven, ancêtre de la famille BARJOU.

La famille Jean de SILGUY habita une maison au haut du bourg (qui toucherait l'arrière de la mairie actuelle), elle appartenait à la famille GOURY (Madame de Silguy était une demoiselle Goury). Cette maison devint la propriété de l'un des fils Jean, son frère Christian fit construire "KERDOUR" en 1880.

La maison de Monsieur Alexandre BALEY (appartenant maintenant à Monsieur Yvon LE QUINPREN porte la date : vers 1888 d'après un de ses fils MONSIEUR J.J BALEY demeurant à Tréfléz. Quelques années avant la guerre de 1914 se construisit l'Hôtel de PENANROS devenu ensuite l'Hôtel des Bains, qui maintenant abrite le Crédit Agricole.

- Il y eut donc un premier essor avant la guerre de 1914 : quelques rares privilégiés bénéficiaient du charme de Brignogan, de ses plages, de la pêche abondante qu'on pouvait y faire et de la fraîcheur que les étés dans les villes ne pouvaient donner. Les quatre années de guerre en sonnèrent l'arrêt. Quelques maisons abritèrent des familles qui avaient fui les bombardements.
- Un second essor se fit entre les deux guerres et ce fut en cette période que l'anse de Brignogan se remplit de constructions.
- La guerre de 1939 - 1945 avec l'occupation allemande amena un nouvel arrêt, des dégradations dans les villas, des vols. On peut dire que le nombre des maisons de la commune doubla depuis 1947 - 1948.
- Monsieur de PENANROS avait vendu son hôtel après la guerre de 1914 et il s'installa dans une auberge un peu plus bas qui devient l'Hotel du Léon et de Penanros.
- Le niveau de vie augmentant, le nombre de touristes le fut aussi : des pensions de famille s'ouvrirent : Madame TREGUER (la mère de Pierre Treguer et de Madame Specti : "(Tante Yvonne)" au-dessus du Jean Bart); Madame Le REST puis ses filles, KER-Famille (où se trouve actuellement la pharmacie Appriou) et Madame Floch (mère de Madeleine Floch : Madame Jaffrès qui a construit Rodex Mor.)

III. QUELLE ETAIT LA VIE QUOTIDIENNE AVANT LES BRUSQUES ET TERRIBLES SOUBRESAUTS DES GUERRES ?

Dans le bourg actuel, il y avait peu de boutiques. Dans les fermes on faisait "son pain" : on battait la pâte dans le pétrin qu'abritait la table familiale et on l'apportait à "Brignogan" dans des brouettes pour le faire cuire au four CORFA : on y avait d'abord la bonne odeur du bois des fagots qui brûlaient pour chauffer le four puis celle, non moins bonne du pain chaud, enveloppé dans des grosses toiles, dans la paille des brouettes creuses, aux tiges métalliques. Quelquefois une bonne dame, donnait un "Boule'h" qu'un gamin ou gamine dévorait tout chaud avec délice.

- Ce n'est que bien après la guerre que Monsieur QUILLIEC installa une première boulangerie, suivis par Monsieur et Madame Gernain CARIOU qui vers 1926 en créèrent une autre en face de "l'ani" rue de Naot-Hir.
 - Chez les demoiselles CORFA, comme chez "JAOUEN" à Naot-Hir il y avait de petites épiceries, merceries où on trouvait de tout, du sel du sucre, du café comme du fil, des cotonnades, mais aussi des bougies et du pétrole car il n'y avait pas d'électricité.
 - Chaque matin, pendant l'été, passaient des commerçants de Lesneven munies de trompes ou de clochettes qui personnalisaient les denrées contenues dans les voitures à cheval. Mobihan et Cariou, deux boulangers de Lesneven; Renée Lesconnec, dite Renée la bouchère apportant viandes et commandes faites les jours précédents; Le Henaff, marchand de charbon (il était quicailleⁿ à Lesneven) annonçait son passage à coups de corne.
 - Le poisson était vendu par les pêcheurs débarquant de leurs bateaux. Il y avait bien un mareyeur au bourg (là où se trouve le "Jean Bart") il ne vendait pas sur place mais expédiait les homards et les langoustes que les pêcheurs lui apportaient. Il tenait aussi un "débit de boissons" et avait un jeu de boules (là où se trouve "l'escale").
 - Le seul moyen de communication pendant ces années était le petit chemin de fer départemental à voie étroite et là était concentrée la grosse activité qui reliait Brignogan au monde extérieur : il y avait la ligne BRIGNOGAN-LANDERNEAU. Pour aller à BREST il fallait changer de train à LESNEVEN où on prenait celui de Saint POL DE LEON. Pour les estivants, le gros événement de la journée était l'arrivée à 11 heures du train venant de BREST : il amenait les nouveaux arrivants, on y retrouvait des amis. Il apportait aussi les journaux. La buraliste d'en face (elle habitait dans le salon de coiffure J et R. DANIEL actuel) allait les chercher majestueusement dans son tablier elle s'appelait Madame VICTOIRE.
- Les cars des frères HULIN ont peu à peu détrôné "le petit train". Les S.A.T.O.S ont fini par le remplacer doublés par les cars BIHAN.
- Pas plus qu'il n'y avait de Mairie, il n'y avait pas d'Eglise.
- L'église fut construite entre 1935 - 39, (la fondation de la paroisse date du 05.06.1935 et consacrée tardivement. Sa bénédiction prévue le premier dimanche de septembre 1939 n'a eu lieu qu'en 1942. Sa consécration date de 1956, par Monseigneur Fauvel, évêque de Quimper. L'inauguration des orgues en 1958 et la bénédiction du clocher en 1963.

Le transport des pierres à la construction de l'église fut assuré par les agriculteurs de la nouvelle paroisse possédant charrettes et chevaux.

Le terrain avait été donné par Mademoiselle Jacques

comme la maison devenue presbytère fut léguée par testament par une dame Queinnec. (cf

- Le premier "recteur" fut un vicaire de Plounéour-Trez : Monsieur Roué qui resta peu de temps. Son successeur fut Monsieur Belloc qui était professeur au Collège Saint François de Lesneven. C'est lui qui s'occupa de la construction de l'église.

Les offices, pendant quelques années se firent dans une chapelle provisoire : la salle communale et paroissiale actuelle. Monsieur Fichoux lui succéda, il quitta Brignogan pour devenir curé de Plabennec.

Monsieur Robin et Bihan ont tenu la paroisse durant les 30 dernières années : ils y ont laissé un profond souvenir.

- Jusque 1935 - 36 tous les habitants "pratiquants", estivants comme autochtones allaient à pied à Plounéour-Trez pour les messes du dimanche.

Dans l'église, les hommes étaient groupés côté "épitre" et les femmes côté "évangile" même pour les mariages.

- Qui ne se souvient de la fêrule sévère d'un certain recteur (qu'on appelait BIEL) qui refusait la communion aux petites jeunes filles portant des robes qui laissaient leurs bras nus ?

- Le retour se faisait dans la joie et les rires en un long chapelet de piétons qui "possédaient" totalement la route : une seule "automobile" pouvait les déranger : celle de Monsieur et Madame Alexandre BAILEY.

Monsieur BAILEY, né le 01.01.1867, est décédé le 15.01.1970 à l'âge de 103 ans.

Ecrit par Madame René TROADEC.

P.S : La maison devenue presbytère fut achetée à la famille Queinnec et non léguée par testament.

- En 1961, la grande fête bretonne "BLENN-BRUCK" a eu lieu à Brignogan : spectacle au BILLOU et procession du Bilou jusqu'à l'église. ("fête de la bruyère")